

MICHEL LAYAZ

IL EST BON QUE
PERSONNE NE NOUS VOIE



EDITIONS
ZOE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS ZOÉ

Les Légataires, 2001

Les Larmes de ma mère, 2003

La Joyeuse Complainte de l'idiot, 2004

Le Nom des pères, MiniZoé n° 63, 2004

AUX ÉDITIONS L'ÂGE D'HOMME

Quartier Terre, 1993

Le Café du professeur, 1995

Ci-gisent, 1998

MICHEL LAYAZ

IL EST BON QUE PERSONNE
NE NOUS VOIE



Avec l'aide du Canton de Vaud

Collaboratrice éditoriale :
Nadine Tremblay

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH – 1227 Carouge-Genève, 2006
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Evelyne Decroux
Illustration : *Shooting Divas*, audio video installation
by Pipilotti Rist, 1996 (video still, starring Anna Luif),
produced by Centre d'Art Contemporain,
Genève / Paolo Colombo © Atelier Rist Sisters
ISBN: 2-88182-564-8

I

Les minicassettes

Raton, c'est mon copain. On habite le même quartier, mieux encore: le même immeuble. Notre immeuble a seize étages et dans le quartier il y a trois immeubles comme le nôtre. Un quartier situé au nord de la ville: loin du lac et loin de la végétation qui fleurit au bord du lac. Avec Raton, on a calculé qu'environ trois cents personnes occupent chaque immeuble, soit neuf cents personnes au total, sans prendre en considération la dizaine d'immeubles plus petits qui constituent précisément notre quartier. Parfois, tous ces corps qui vivent et dorment là, je rêve de les voir ailleurs, par exemple en maillot de bain, debout sur une plage de sable blanc, les uns à côté des autres, à se sourire en regardant la mer et en léchant une glace. Raton ne mange que les glaces à la vanille, par goût pour la vanille et aussi parce qu'une fois, en Italie, il a voulu commander une glace *banana ananas* et qu'il n'a jamais réussi à prononcer correctement *banana ananas*, et que tout le monde a ri, et Raton lui aussi a ri. Mais depuis l'épisode de la glace *banana ananas*, Raton se contente du parfum de la vanille...

... les habitants de mon quartier, je voudrais les photographier, avec dans leurs mains ou dans leurs bras l'objet préféré qu'ils conservent dans leur appartement. Ensuite, je voudrais imprimer les photographies sur de grandes bâches et les suspendre pour quelques semaines au balcon des appartements. Toutes les façades des immeubles de mon quartier se couvriraient de photographies. Il faudra convaincre les locataires. Raton a confiance. Il dit qu'il suffit d'écrire une lettre, de la photocopier, de glisser la lettre dans chacune des boîtes aux lettres et d'attendre deux semaines avant d'aller rencontrer les gens. Il dit que quand on aime les mots, on trouve les termes adéquats pour convaincre les gens de faire ce que l'on désire qu'ils fassent. Il faudra acheter un appareil photographique, prendre ce qu'il y a de mieux...

... chaque fin d'après-midi, je dois laver la vaisselle et nettoyer les deux machines rouges qui sentent fort le fer. La première machine broie la viande et la seconde permet de confectionner des chipolatas, des merguez, des cervelas, des saucisses, des saucissons, poivrés ou non, pimentés ou non, que certains clients achètent par lot de six ou de douze. Le travail à la boucherie me convient plutôt bien. Il demande peu d'attention et laisse le loisir de rêver aussi fort que je le souhaite. En moins d'une année, j'aurai l'argent pour l'appareil photographique. Sans trop me hâter, en une heure et demie, le travail est achevé. Il n'y a pas lieu d'avoir trop de regrets si je dois décliner, ou retarder, les invitations pour aller courir dans les bois, jouer au football, flâner dans la ville ou me chauffer de patins à roulettes pour descendre le plus vite possible, avec Raton, les rues pentues qui mènent jusqu'au lac, là où on peut prendre le métro, remonter au centre-ville, et de là-haut redescendre, et ainsi de suite jusqu'à ce que la lassitude ou l'heure du repas interrompe notre jeu...

... le patron de la boucherie s'appelle Jean-Marc. Il a une raie de côté, les cheveux teints et une voix hennissante. Il vient de se faire tatouer sur le bras un taurillon en l'honneur de son troisième mariage. De temps en temps, peu avant que la boucherie ne ferme, sa femme traverse le magasin habillée d'une robe moulante et le plus souvent verte. Elle veut que je sois auprès d'elle, comme un rai de soleil, une allégorie de l'innocence. Je me demande si la femme de Jean-Marc a l'esprit tout à fait au clair sur le mot allégorie. Les quelques clients qu'elle décide de servir se tordent toujours le cou pour ne rien rater des ondulations de son postérieur. Tout en tripotant ses boucles d'oreilles, elle regarde l'état de la caisse, se penche sur l'horoscope du jour et se relève avec une mine soit réjouie, soit hagarde. Dans un cas comme dans l'autre, elle aime me tapoter la nuque d'une main flatteuse qui ne manque jamais de répandre dans mon corps une cascade de frissons plus ou moins agréables. Avant de repartir, elle s'humecte le cou d'un parfum qui sent le kiwi et elle sort en laissant sur les

lèvres de son mari un rouge distinct de celui du sang des bêtes. Tout le visage de Jean-Marc se prend à sourire. Mais pour me dire de retourner à mes machines et à ma vaisselle, sur le visage de Jean-Marc, le sourire s'efface...

... Charlotte est à moitié coréenne et à moitié hollandaise, mais quand je la regarde, je vois beaucoup la Corée et très peu la Hollande. Charlotte m'intimide à cause de sa tête haute, de ses yeux sans mouvement, de ses épaules droites, de ses seins pointus, de ses silences, de sa façon d'avancer comme si rien ne l'éprouvait. Charlotte a dix-huit ans et apprend un métier dans une usine de biscuits chic, de ceux que ma mère n'achète jamais. Il m'arrive alors, à l'épicerie fine, pris d'une excitation sereine, d'un élan d'invincibilité, de voler quelques paquets de biscuits. Comme un acte d'amour. Un rapt passionnel. Je m'isole et je déguste avec lenteur, un à un, les biscuits conquis, je les presse, les caresse, les suçote, les mordille, je me persuade sans peine que c'est un peu de la chair des doigts de Charlotte que j'avale, que c'est un peu de son odeur qui entre en moi. Rien au monde n'égale mes Granor, mes Bricotti, mes Duchesses, mes Chocoli, même si l'écœurement menace, m'a déjà rendu vert de maladie et m'a obligé une fois à courir à la salle de bains, la tête aussitôt

plongée dans la cuvette, ce nulle part où tout finit par finir. En écoutant le bruit du réservoir d'eau, j'ai pensé : puisque l'amour retourne les cœurs, c'est bien d'amour dont il s'agit...

... je regarde mon copain Raton et je me demande si quelqu'un sait pourquoi on le surnomme Raton. À cause peut-être de sa face légèrement écrasée, ou du léger duvet qui couvre la peau un peu cireuse de son visage, ou peut-être aussi de ses oreilles trop petites. Raton et moi, nous avons le même âge, mais nous n'allons pas dans la même école. Raton comprend mal le sens des mots. Les nuances de la grammaire le laissent indifférent. Il se contente d'un vocabulaire de base. Connaître des expressions comparables à celles que l'on traduit à la fin des guides de voyage, voilà qui lui suffit, sans oublier les mots à la mode qu'il utilise autant qu'un autre. À quoi bon s'alourdir la tête avec des mots? À quoi bon vouloir dire qui l'on est? À quoi bon se charger de certitudes ou d'incertitudes? Raton vit à l'extérieur des mots...

... parfois, je me retrouve seul avec Charlotte dans l'ascenseur. Et l'ascenseur cesse aussitôt d'être un ascenseur. Il se transforme en une chambre parée d'arabesques et de tissus satinés, un lieu hors du monde où je pourrais détenir Charlotte prisonnière si j'osais la poursuivre de mon affection. Par quel miracle cela se produit-il, je ne peux le dire, mais dès que l'ascenseur se met en marche, nous nous effleurons : un seul frôlement, à peine perceptible, et tout mon corps bat. Ce que je préfère chez Charlotte, ce sont ses robes, des robes qui semblent toujours très fines, même s'il fait froid, des robes qu'on jurerait mêlées à sa chair, des robes taillées dans des matières que je ne connais pas. Charlotte n'est pas la première fille qui m'attire, mais la seule qui m'emporte la tête, me brûle le sang. Je pourrais en rester là, me contenter de ces rêveries, de ces tortures langoureuses. De cela, je ne parlerai à personne, excepté peut-être à Raton qu'il faudra bien mettre au courant de mes élans majeurs et de mes étreintes minuscules...

... Raton se dandine sur le pas de la porte. Il tient un cahier dans une main et un stylo dans l'autre. Je ne dis rien. D'une voix qui cherche son chemin et qui se répète: Advienne que pourra, Raton se décide à parler. Il me demande de corriger une rédaction qu'il doit rendre à son professeur le lendemain. Qui oserait renvoyer Raton à son sort et à ses sortilèges? On s'installe: Raton sur le pouf, moi sur la chaise. Et je lis. Raton parle des éléphants, de son amour pour ces grosses bêtes, il décrit avec une simplicité lumineuse leur corps, leur peau, leurs odeurs, leur quête de nourriture, leur façon de se laver, puis il raconte la chasse terrible qu'on leur livre, à cause de l'ivoire, à cause de l'argent que cet ivoire rapporte, il évoque la cruauté des hommes, leur cupidité, leur sauvagerie, toute la méchanceté qui jamais ne s'arrête. Enfoncé dans le pouf, Raton guette mes réactions. Si de ma bouche devait dépendre une condamnation à mort ou un acquittement, Raton ne serait pas moins tendu. Je le tranquillise d'un battement de paupières. Raton a dû travailler comme un fou pour

que la syntaxe, la cadence et le contenu de son texte soient bons. D'un autre battement de paupières, je lui dis que son histoire me plaît, même si à chaque occasion Raton parle des *cornes* de l'éléphant. Comme les cerfs, les vaches, les buffles ou les rhinocéros, les éléphants, pour Raton, ont des cornes. Tandis que je lis, je me demande comment Raton, à bientôt quinze ans, peut confondre des mots si courants. Mais chaque fois que je tombe sur le mot *cornes*, je cache mon amusement. Là n'est pas ce qui compte. Raton connaît ma franchise, il sera content de m'entendre, il sait que je ne lui concéderai rien. Juste cette affaire de cornes à régler, et si possible avec toute l'adresse que je possède. Je m'y prépare au mieux. Mais tout a failli échouer. À cause de la dernière ligne. Maudite dernière ligne!... Si comique et si tragique!... Ligne bénie aussi, qui m'a permis, pour la première fois, de devenir le maître de mes réactions. Parce qu'en lisant, et c'était la conclusion du texte, sa véritable dernière ligne: Il est parfaitement injuste que l'on tue ces pauvres bêtes *sans défenses*, afin que tout ne tourne pas mal, afin qu'une douleur humiliante ne s'abatte pas sur l'âme de Raton, comme l'exigeait la vie en moi, comme le commandait mon corps, je n'ai pas ri...

... avec mes parents, chaque déplacement en voiture qui dure un peu ne pourrait se passer de la demi-heure musicale où s'entremêlent les variétés du moment avec des lieder ou des airs d'opéra. En homme qui tire orgueil d'une voix basse et d'un premier prix de chant remporté autrefois à l'école, mon père entame le premier couplet ou les premières mesures que nous répétons après lui, ma mère et moi. Ce rituel respecté, nous chantons ensemble, à tue-tête, heureux de nous sentir proches les uns des autres, fiers de notre prestation malgré ma voix qui déraile parfois, anicroche qui me vaut, de ma mère un sourire de compréhension, de mon père un froncement de sourcils, un grognement ou l'arrêt momentané de notre chant, lui le plus mal placé pour m'adresser des reproches, car il faut reconnaître que sur le prix de chant remporté dans sa jeunesse, il y a prescription, alors que la voix de ma mère, outre sa clarté et son éclat, ne s'égare jamais, garde une fraîcheur d'ondée, la séduction de la timidité. Mais mon père connaît des centaines de chansons. Il retient leurs paroles

sans effort apparent, et si ma mère et moi devons nous réfugier derrière un *lalala* rythmé, lui se fait un honneur de connaître chaque mot et de ne pas en rater un. Complices de son orgueil, nous ne manquons jamais de le féliciter de ses exploits de juke-box ambulant dont la mise en marche requiert néanmoins voiture et famille...

Le narrateur, un garçon de quinze ans, travaille après l'école dans une boucherie. Il y rencontre Walter, un maître en sagesse. Dans le quartier populaire où il vit, le jeune homme est l'ami de Raton, maître de rien, et il se lie d'amour avec Charlotte qui va l'initier à d'étranges rituels et l'aider à grandir.

À la fin du livre, on comprend que ce texte troublant sur l'adolescence est dicté par le garçon devenu très âgé. Tandis que la mort approche, le vieillard vit un dernier amour pour Lucie qu'il surnomme Lucie-Lucifer. Cette infirmière sans égal a découvert un procédé pour que ses pensionnaires préférés puissent choisir en toute quiétude l'instant de leur disparition.

MICHEL LAYAZ, qui vit à Lausanne et à Paris, signe ici son septième roman. Il incarne au mieux une littérature exigeante et accessible. Son principal succès, *Les Larmes de ma mère* (Prix Dentan et Prix des Auditeurs 2004 de la Radio Suisse Romande), est repris en poche chez Points Seuil.